

Beatrice Masini

Enfants de La Forêt

Traduit de l'italien par Françoise Liffra

LA JOIE DE LIRE  ENCOURAGEMENT

A Poe, qui a tout le temps été là, à sa manière.

Première partie

*Avec l'amour maternel,
la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais.*

Romain Gary

– Un nouveau est arrivé ! annonça Glor en dévalant la colline.

Les autres étaient assis en cercle et jouaient aux osselets. Personne ne gagnait ; chacun s’amusait tout seul. Mais ils étaient tous ensemble.

Hana fut la première à cesser de jouer. Elle reposa par terre ses petits os blancs et leva les yeux vers lui.

– Quel numéro ?

– Je ne sais pas, dit Glor, haletant.

Il posa une main sur sa poitrine, comme pour calmer sa respiration, puis la leva et se mit à presser sa chevelure épaisse et ébouriffée contre sa tête, un geste qu’il répétait quand il était agité.

– De loin on dirait un Sept.

– Alors ils vont le mettre avec nous, commenta Dudu avec un grand sourire.

Il était le seul Sept de leur Grume et il nourrissait l’espoir secret qu’avec un autre semblable à lui, ça deviendrait plus facile.

– Allons voir, proposa Hana en se levant.

Elle dispersa les osselets du bout de son pied nu, après quoi elle le frotta contre sa cheville pour chasser la sensation de picotement, et se mit en route. Les autres l’imitèrent, un

geste après l'autre. Tous faisaient toujours ce que faisait Hana.

Mais pas Tom. Il resta en arrière à les observer : tous maigres, tous de la même couleur indéfinie, vêtus d'espèces de sacs, des chemises serrées au cou par un cordon, tous avec une tête un peu trop grosse et des épaules un peu trop en arrière, prêts à se dresser contre tout ce qui pourrait advenir de nouveau. Aucun d'eux n'aimait ce qui était nouveau.

Il se pencha pour observer les osselets, pour voir s'il n'y en avait pas un de spécial. C'était un jeu que personne ne se souciait d'emporter avec soi, il y en avait partout, de ces petits os, et de toutes sortes. On pouvait décider de jouer n'importe où, il suffisait de promener les yeux alentour et on les voyait pointer comme des petites dents dans la poussière rougeâtre. Lui n'aimait pas ce jeu, il le trouvait stupide. Pour gagner il fallait avoir une habileté tout à fait banale : assez de dextérité pour lancer un os en l'air, en prendre un autre laissé sur le sol et ensuite reprendre le premier au vol. Puis deux, trois, cinq. Ça réussissait à celui qui avait les mains rapides et était assez malin pour évaluer la hauteur du lancer. Mais Tom avait quelque part un Tesson spécial, qu'il ne parvenait pas à identifier nettement et qui lui faisait un mal terrible, ce qui le lui rendait encore plus précieux : ça, oui, ça avait été un jeu, un vrai jeu ! Il fallait une balle, un bâton, et courir, peut-être.

Il se leva et posa une main sur son front pour se protéger de la lumière verte de l'Aster : ses compagnons avaient

atteint le sommet de la colline et se pressaient autour du nouveau venu. Lui, ça ne l'intéressait pas. L'idée de voir un autre arriver lui donnait une vague nausée, comme quand on a mangé trop de cosses et qu'après ça, pendant un certain temps, on ne supporte plus de les voir. Il était sûrement épouvanté, comme tous les autres au début, balbutiant, hésitant ; sûrement même qu'il hurlait dans son sommeil, alors que maintenant personne ne le faisait plus. Quand on est réveillé par un cri perçant, on a du mal à se rendormir. C'est l'heure la plus terrible, quand le noir paraît plus noir et quand les pensées rampent sur nous et nous serrent la gorge de leurs doigts poisseux.

Quand on prenait le médicament, les pensées s'évanouissaient. Un sommeil long et lourd, d'un trait, jusqu'à l'aube. Garanti. Mais ça laissait le lendemain matin un gros mal de tête. Alors Tom avait pris l'habitude de cacher le comprimé blanc dans sa joue et de l'y garder jusqu'à ce qu'il sente sa saveur granuleuse sur la langue. Il était alors généralement hors de leur portée et il pouvait enfin le cracher par terre et l'écraser pour le faire disparaître dans la boue.

Personne ne crachait le médicament. Pas qu'il sache. Pas même Hana. Tous étaient habitués à obéir. Sinon, c'était trop risqué. On pouvait être envoyé à la Base, et il arrivait que ceux qui y étaient emmenés n'en reviennent plus. Certes, ça ne faisait pas une grande différence, vu qu'ils perdaient tous la mémoire, un peu plus chaque jour. Si l'un d'eux disparaissait, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Si les autres ne savent pas qu'on est là, ils ne savent pas non plus qu'on a été là, donc, c'est comme si on n'y avait jamais été. C'est tout. On n'y a *jamais* été.

Mais Tom était différent. Il le sentait, il le savait. Je suis différent, se répétait-il pendant ces nuits de veille forcée. Je fais tout mon possible, je m'entraîne. Je veux me souvenir. Je me souviendrai.

Il retourna à l'Abri, seul. A peine le temps de glisser sa main sous sa paillasse, d'effleurer le carreau descellé qui, sous ses doigts, remua légèrement, comme à chaque fois, comme pour lui assurer que son secret était bien gardé. Soudain il entendit un bruit, vite il retira la main, tapota la paillasse pour la remettre bien en ordre, pour qu'elle ne parle pas, et sortit rejoindre les autres.

Dehors, Hana menait l'interrogatoire habituel.

– Tu es un Rabiot ou un Surgeon ?

Le nouveau déglutit, baissa les yeux vers ses pieds et dit, très lentement :

– Je ne sais pas.

– Je parie que tu ne connais même pas la différence, dit Hana, d'un ton méprisant.

– Laisse-le tranquille. Quelle importance ça peut avoir ? intervint Tom.

– Pour moi c'est un Surgeon. Vois ces yeux et cette peau lisse, observa Hana.

Le nouveau baissa lentement la tête et ferma ses paupières,

comme s'il avait honte d'avoir des yeux aussi bleus, aussi grands.

– Les Rabiots ont tous des boutons. Comme Cranach, ajouta Hana.

Cranach rougit, avec pour résultat que les pustules qui parsemaient son visage parurent s'allumer et briller comme des ampoules. Il inclina la tête pour ne pas croiser les regards des autres.

« Ce n'est pas vrai, se dit Tom intérieurement. Moi, par exemple, des boutons, je n'en n'ai pas. »

Mais il resta silencieux, comme toujours.

– Tu as un nom, au moins ? insista Hana, féroce.

– Je ne sais pas, répéta l'enfant, d'un air désolé.

– On peut toujours aller le leur demander, proposa Dudu.

– Tu sais bien qu'ils n'aiment pas qu'on leur pose des questions. Appelons-le Zéro, vu qu'il ne sait rien, dit Hana.

L'enfant leva vers Hana des yeux pleins d'espoir et de gratitude.

– Zéro ? répéta-t-il. Zéro ? Plus sûr de lui, cette fois, faisant oui de la tête.

Tom aussi secoua imperceptiblement la tête, mais dans l'autre sens. Il marchait un pas derrière les autres et personne ne le remarquait. « Comme si avoir un nom suffisait, marmonna-t-il. Comme si ça suffisait... »

Hana poursuivit l'instruction sommaire du nouveau venu.

– Ici, c’est moi qui commande. On fait ce que je dis. Ne t’approche pas des autres Grumes. Ne parle pas à ceux des autres Grumes. Ne mange pas autre chose que des cosses ou des boîtes de conserve. Tais-toi et obéis. Maintenant, viens avec moi. Et elle se mit en route vers l’Abri.

Anxieux de lui faire comprendre qu’il avait compris, Zéro la suivit de si près qu’il faillit trébucher contre elle. Hana se retourna et, d’un coup de coude, le jeta à terre.

– Ne reste pas collé à moi. Tu me dégoûtes, lui dit-elle.

Il se mit alors à pleurer doucement, puis il se releva sans un mot et se remit en marche, à distance cette fois, en essuyant avec son bras sa morve et ses larmes. Glor et Dudu échangèrent un petit sourire. Ils étaient tous passés par là.

– Voici notre Abri, dit Hana, debout devant le seuil. On va te mettre un matelas quelque part, ce sera ta place pour dormir. N’essaye pas d’occuper celle d’un autre, sinon t’en prends une. Ah ! mettons les choses au clair : si tu pisses à l’intérieur, t’en prends une. Quand c’est urgent, tu sors et tu fais le plus loin possible, après tu couvres ça avec de la terre ou des feuilles. Si je marche sur un truc que t’as fait, t’en prends une. C’est clair ?

Comme c’était un Sept, mais qu’il avait été appelé Zéro, il devint vite pour tout le monde ZéroSept.

Un jour il se hasarda à protester :

– Je ne suis pas un numéro !

Tom le dévisagea, stupéfait : c'était une pensée audacieuse, presque rebelle et même profonde. Hana le prit par les épaules et le secoua, très fort, mais elle ne le frappa pas. Et ZéroSept resta ZéroSept.

C'était un enfant toujours sur ses gardes, qui s'efforçait d'imiter les autres avec plus de ténacité encore qu'ils n'en mettaient à imiter Hana. Le résultat était un étrange mélange d'un peu tout le monde : il marchait à grandes enjambées à la manière de Glor, se frottait les yeux selon l'habitude de Ninne qui les avait toujours gonflés et rougis, et il restait silencieux comme Tom. Bientôt on oublia le son de sa voix. Personne n'y prêta plus attention. Il faut dire qu'il y avait tellement de choses à faire, qui d'ailleurs avaient toutes un seul but : manger. Leur principale occupation consistait à aller chercher les cosses, les déterrer, les laver dans l'eau, les faire bouillir dans une grosse boîte de conserve sur un feu de petit bois et en sucer les quelques éléments nutritifs. Surtout, ils ne devaient pas attirer l'attention :

– Quelqu'un vous observe. Tout le temps. Ne vous faites pas remarquer, leur rappelait Hana.

Pourtant il était difficile de croire que quelqu'un s'occupait d'eux. A part le rite du médicament, le soir, pour lequel ils se mettaient en rangs autour de la Base, comme des rayons pointant vers un centre unique, appelés par le long coup de sifflet que les haut-parleurs crachaient juste avant la tombée de la nuit. En silence, les yeux baissés, ils attendaient leur tour. Un comprimé, une gorgée d'eau bue d'un godet en

papier vert, et ils étaient libres de retourner à leur Grume. Ils y couraient à vrai dire, soulagés, dans une galopade désordonnée. La Base était un lieu étrange, mieux valait l'éviter. Là-bas, il y avait des grands, des êtres différents, impossible de comprendre ce qu'ils leur voulaient, à part leur donner le médicament et les compter, de temps en temps. Parfois ils venaient en chercher un pour les Visites, ce qui voulait dire être montré à d'autres grands qui le regardaient d'un air gentil, les yeux mouillés de larmes, puis faisaient non de la tête. Alors il était renvoyé à son Abri et c'était tout. Tous avaient peur d'être emmenés. On ne pouvait jamais savoir comment ça finirait. On ne savait jamais rien.

Chaque Grume avait un chef. Eux, ils avaient Hana. C'avait toujours été comme ça, autant qu'ils pouvaient s'en souvenir. S'il y en avait eu un autre avant, ils l'avaient oublié. Hana était dure, méthodique, impitoyable. Personne ne se soustrayait à son pouvoir. Elle décidait quand on jouait, quand on partait en quête de nourriture, quand on se reposait. Elle décidait quand on riait et quand on arrêtait de rire. En fait, pour que tout se passe bien avec elle, il suffisait d'être très rapide, très vif. Celui qui était lent ou distrait en prenait une, et parfois il devenait moins lent, moins distrait, après ça.

C'était simple, au fond.

Tom s'était une fois demandé si Hana obéissait à quelqu'un. Si elle était le chef parce qu'on le lui avait or-

donné. Un des grands, par exemple. Alors il l'avait longuement espionnée. Même la nuit, pendant ses insomnies sans le médicament, il guettait le moment où elle quitterait sa paillasse et filerait vers la Base prendre des ordres. Un chef doit aussi avoir des chefs.

Mais ça n'était jamais arrivé. La seule chose que faisait parfois Hana, c'était de se lever et rester hors de l'Abri appuyée contre la paroi, à contempler la nuit. Lui aussi, il faisait pareil, mais seulement quand il était certain qu'elle dormait.

Tom avait alors pensé que c'était bizarre. Pourquoi Hana se comportait-elle comme ça, si personne ne lui en donnait l'ordre ? Pourquoi aimait-elle tellement bousculer les petits pour les faire tomber, foudroyer du regard les autres filles jusqu'à ce qu'elles rougissent, se bagarrer avec ceux de son âge – des empoignades rapides dont elle sortait toujours gagnante, laissant derrière elle du sang et des bleus ? « Si j'étais le chef, se disait Tom, je serais différent. Je les laisserais tous en paix, libres de faire ce qu'ils veulent. »

Mais par la suite, il avait changé d'idée. C'était la fois où Orla était revenue de la chasse à la nourriture avec des yeux brillants et un air bizarre, où peu après elle avait vomi et avait été très malade. Elle était brûlante de fièvre et, quand il ne lui était plus rien resté dans l'estomac, elle s'était jetée sur sa paillasse alors qu'on était en plein jour et elle était restée là, à claquer des dents et à se tordre dans tous les sens, recroquevillée comme un baluchon. Personne n'avait osé s'approcher d'elle,

sauf Tom, qui lui avait humecté le front avec de l'eau et avait essayé plusieurs fois de lui donner à boire, mais elle avait tout recraché et recommencé à se contorsionner et à gémir, un gémissement long et aigu, d'animal blessé. Hana ne l'avait pas empêché, mais pas aidé non plus. Plus tard, quand Orla, épuisée, s'était enfin endormie, elle s'était contentée de hausser les épaules et de dire :

– C'est ce qui arrive quand on désobéit. C'est la fièvre des baies. Elles ont l'air bonnes, mais après, voilà dans quel état on est. On peut même en mourir.

Orla n'était pas morte mais, d'après ce que Tom en savait, personne n'avait plus mangé de baies. Quelqu'un, certainement, avait dû le dire à ZéroSept, parce qu'à une de ses premières sorties, poussé par la gourmandise, il s'était approché d'un buisson chargé de fruits rouges et les avait effleurés, mais avait aussitôt retiré ses doigts comme s'il s'était brûlé, cherchant le regard d'Hana. Elle avait les yeux résolument fixés sur lui, les sourcils froncés. Alors Tom s'était dit que peut-être il fallait que les chefs soient des chefs. Point. Donnent des ordres. Point. Qu'on ne pouvait pas laisser chacun faire ce qu'il voulait, sinon tout devenait très compliqué.

Mais lui, il faisait ce qu'il voulait. Il était différent, lui. Il restait éveillé pendant la nuit. Il explorait. Il savait des choses. Si le jour Hana était leur chef à tous, la nuit il était son propre chef, et il aimait ça. Ça lui faisait peur, aussi, une peur qui le mordait à l'intérieur, mais il aimait ça.

S'il n'avait pas été différent, il ne l'aurait jamais trouvé. Son trésor, la seule chose qui ici était à lui. Avec le temps, Tom avait aussi appris ceci : le chef est le chef, mais il n'y a aucune nécessité de lui obéir et de faire tout ce qu'il veut. Si on est trop proche de lui, on est obligé d'agir selon ses ordres, sinon il s'en aperçoit. Mais si on reste à distance on n'est pas obligé de faire ceci ou cela. Il suffit de *faire semblant*.

S'il n'avait pas fait semblant, eh bien, il ne l'aurait jamais trouvé.

C'est pour ça que Tom était content d'être Tom. Jamais il n'aurait voulu posséder la force stupide de Glor, ni être une de ces filles qui donnaient l'impression de n'avoir qu'un seul désir : être comme Hana, être Hana en toutes et pour toutes choses.

Certes, si elle s'en rendait compte, il aurait des ennuis. Parfois il sentait ses yeux rivés sur lui, mais il n'avait aucune intention de la défier quand il la croisait. Il faisait mine de rien, s'éloignait, lui tournait le dos et, au bout de quelques instants, cette sensation d'être perforé ou transpercé le quittait. Il ne fallait pas affronter Hana. Glor avait essayé, une fois. Il était un Treize, comme elle, mais grand et gros ; il la dépassait d'une tête. Elle avait gagné aux osselets, lui avait perdu d'un cheveu, alors il s'était mis en colère.

– Tu as triché ! lui avait-il hurlé à la figure, la défiant de toute sa hauteur.

D'abord, ce n'était même pas vrai. Hana était restée assise les jambes croisées, l'observant par en dessous avec une

expression attristée. Puis elle s'était levée, très lentement, et il s'était jeté sur elle. Elle s'était dégagée, elle l'avait contourné et, se dressant sur la pointe des pieds, elle lui avait serré le cou d'une certaine façon, par derrière. Il s'était écroulé sur le sol comme un sac vide, les orbites révulsées, les yeux blancs. Un spectacle affreux, avait pensé Tom. Ça c'était arrêté là.

C'était aussi la raison pour laquelle Tom gardait ses distances. Il savait qu'un affrontement physique n'était pas possible. Tout ce qu'il possédait était dans sa tête. Là où personne ne pouvait aller inspecter, fouiller, pêcher. Là où habitaient les Tesson. Désordonnés, aux pointes blessantes, prompts à affleurer par surprise, en lui faisant si mal qu'il en avait le souffle coupé, puis à disparaître à nouveau dans ses pensées, lui écorchant et lui trouant les mains alors qu'il s'efforçait de les retenir, de les ramener à la lumière et de ne plus les lâcher. Les Tesson. Douleur et plaisir à la fois. La douleur ici, et le plaisir au loin.

C'était une chose qu'il ne comprenait pas encore. Mais il y parviendrait, peu à peu. Il en était sûr.

Pour Lu aussi, il était sûr. D'abord, elle était là. Puis elle avait disparu et quand, rassemblant tout son courage, il avait demandé aux autres s'ils l'avaient vue, s'ils savaient ce qu'elle était devenue, ils l'avaient dévisagé comme s'il était fou.

– Il n'y a jamais eu de Lu par ici, avait dit Hana, le mettant au défi de la contredire. Une autre règle était qu'il ne fallait

pas poser de questions. « Ne pas demander ce que tu ne peux pas savoir », hurlait Grimo dans le haut-parleur. Il avait fini par douter de lui-même. Peut-être avait-il seulement imaginé la présence de Lu. Pourtant, ces yeux de pluie, ces cheveux d'une couleur étrange – ils commençaient à repousser et personne ne s'était encore aperçu qu'il allait bientôt falloir les lui couper – ce sourire gentil... Mais si elle avait été là, où était-elle partie ? Où était-elle ? Et pourquoi ?

C'était une autre des certitudes de Tom, et Grimo n'avait rien à voir avec ça : il n'y a pas de réponses pour tout. Parfois il n'y a que des questions.

Les Abris étaient très éloignés les uns des autres et pour des yeux ignorants ou candides ils auraient pu ressembler à des baraques de camps de vacances, spartiates et fonctionnelles. A la différence qu'il n'y avait pas d'activités communes, de grandes tables pour le déjeuner et le dîner, de soirées-spectacles ni d'animateurs enthousiastes dont on s'amourachait, ou qui aboyaient et qu'on détestait dès le premier contact. Pas de lumières, pas de cabines de bains, pas de cafétéria. Fixées sur de hauts pylônes, des caméras d'un modèle archaïque étaient un des rares signaux d'une présence adulte, qu'elle fût rassurante ou menaçante.

Les enfants arrivaient en ordre dispersé. Ils descendaient du camion orange par groupes de deux ou trois, parfois seuls. Pendant de longues périodes il n'en arrivait aucun, puis une petite vague, à l'improviste. Ce jour-là, par exemple,

ils étaient cinq. Après une visite sommaire, ils avaient été répartis dans les Grumes les moins remplis.

– Ils commencent à être trop nombreux, tu ne crois pas ? dit Jonas qui copiait dans le fichier de l'ordinateur le signalement des nouveaux arrivants griffonné sur une feuille de papier : poids, taille, âge présumé ou déclaré, couleur des yeux, signes particuliers.

– Ils sont si petits. Et ils ne savent rien. Rien d'eux-mêmes, rien du monde, rien d'avant. Et s'il le savent, ils ont vite fait de l'oublier, continua-t-il. En tous cas, on aura bientôt du mal à tous les contrôler.

– Il y a les caméras, dit Ruben, debout derrière lui.

– Quand elles fonctionnent. Et si on continue comme ça, les pilules ne suffiront plus.

– Ils vont commencer à venir les chercher, tu vas voir. L'information a été diffusée.

– Oui, mais en admettant qu'elle ait été reçue partout, j'aimerais savoir par quel moyen. Par des pigeons voyageurs ? Et en admettant que ce « partout » existe, comment feront-ils pour venir jusqu'ici ? A pied ? En bicyclette ? En canoë ? Il leur faudra des mois, des années. Pour ceux qui survivront au voyage.

– A leur place je laisserais tomber et j'en ferais d'autres moi-même, à la maison, répliqua Ruben, en riant. C'est plus amusant, aussi.

– Tu sous-évalues le pouvoir de la mémoire et de l'espoir.

Jonas ferma les yeux un instant comme pour se débarrasser d'un souvenir fastidieux. Ou pour le retenir encore un peu.

– Moi, je comprends pas ces choses-là. Et puis, tu sais ce que je te dis ? Que c'est une chance. Pour eux et pour moi, répliqua Ruben. Pas de pensées, pas de problèmes.

– Tu commences à citer Grimo, je vois. C'est donc que ça marche.

Jonas se concentra sur la scène qu'il distinguait par à-coups dans le noir et blanc granuleux d'un des rares moniteurs allumés. Au centre, il y avait un petit, entouré de quatre grands qui le bourraient de coups de pied, comme un sac. Il ferma les yeux et se laissa aller contre le dossier du fauteuil défoncé.

– Mais personne n'intervient ?

– C'est contre la philosophie de la Base, observa Ruben.

– Je comprends, vous êtes pour la sélection naturelle !

Jonas avait rouvert les yeux, mais, étrangement, il fixait cette fois un moniteur éteint.

– *Nous* sommes, mon gars, *nous* sommes ! Que ça te plaise ou non, tu fais partie de la bande. Ce sont les règles.

Des lignes denses et zigzagantes tombèrent comme un rideau de fer sur l'écran, avalant la scène.

– Il y a moyen de le réparer ? demanda Jonas.

– Je ne crois pas. C'est une chute de tension. Il faut attendre, répondit Ruben. Et puis, l'as de l'informatique, c'est toi, ou je me trompe ? Ils ne t'ont pas envoyé ici pour ça ?

– Pour le moment, j’ai surtout l’impression d’être un employé ordinaire, dit Jonas avant de retourner à ses fiches informatiques. Taille, poids, couleur des yeux ; une photo d’identité passée au scanner et insérée dans un rectangle, un numéro d’ordre dans le champ inutilement créé pour le nom et destiné à rester toujours vide, sauf s’ils le remplissaient eux-mêmes, avec le mot le plus court et le plus banal qu’ils pourraient trouver.

Là-bas, au fond, loin des Abris, commençait la Forêt. Une des Lois de Grimo le disait net et clair : « La Forêt, on n’y va pas. Qui y va n’en revient pas. Ah ah ! »

Il n’y avait que lui qui trouvait le refrain amusant. Mais tous le croyaient sur parole. Ils le croyaient parce que les Lois de Grimo étaient les Lois de Grimo. Point. Les haut-parleurs le clamaient deux fois par jour, matin et soir, et en musique. Les enfants se mettaient à chantonner le refrain sans le vouloir. Ils le croyaient parce que dans la Forêt, ils avaient peur.

Personne ne se demandait d’où venait cette peur. Elle montait des profondeurs, à la seule vue des ombres qui s’épaississaient autour des premiers arbres et s’effrangeaient sur le pré. Des légendes circulaient, évidemment. On disait que dans la Forêt il y avait une Bête. Ceux qui avaient désobéi à Grimo et y avaient pénétré n’étaient jamais revenus raconter ce qu’ils y avaient vu, entendu, trouvé. Comme le Grume Dix-Sept : tous disparus, de la Douze au

Trois, sans laisser à l'orée d'autre trace qu'un cercle d'herbe piétinée.

Mais il arrivait que certains essayent, de temps à autre, de surmonter leur peur, de faire quelques pas dans le fouillis des branches. Parce que là-bas, parmi tant de choses possibles et ignorées, il y en avait une, importante et bien réelle : la nourriture.

Tom le savait. Il l'avait tout de suite découvert, la première fois qu'il s'était aventuré seul au-delà d'un buisson, puis d'un autre, et d'un autre encore. Quand ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, il avait découvert des fruits ronds et rosés qui pendaient des arbres, des champignons larges comme la main qui tendaient leurs paumes marron vers la lumière, des noix et des noisettes, quelques-unes à terre sur le tapis moelleux de feuilles tombées et d'autres encore sur les branches. Et des baies, celles qui avaient failli emporter Orla, bien sûr, mais il y en avait aussi de très bonnes qui ne faisaient que du bien à l'estomac et aussi plus en dedans, plus au-dessus.

Il y était retourné. Il avait goûté les fruits, prudemment, découvrant qu'ils étaient aussi délicieux qu'ils en avaient l'air, et qu'ils ne faisaient pas mourir. Maintenant il savait les distinguer, même s'ils n'avaient pas de nom : les plus gros, ceux avec la peau brillante et la chair croquante, ôtaient en même temps la faim et la soif. Les moyens, veloutés, étaient tout rose avec des nuances de vert et, quand on les mordait,

il en perlait des gouttes sucrées. Ceux qui avaient une coque étaient difficiles à décortiquer, parfois il prenait une pierre et se retrouvait avec une bouillie épaisse, et l'effort valait le résultat. Grâce à tous ces fruits, il se sentait plus fort ; il lui semblait que leur goût exquis, et aussi la chance de les avoir trouvés, se transformaient en lui en énergie. Il avait compris que quand il mangeait des bonnes choses, ça l'aidait à penser.

Quelle chose extraordinaire que les pensées. Elles se poursuivaient dans sa tête, s'enchaînant les unes aux autres. Elles ne le laissaient jamais seul, non, même quand il exécutait les tâches banales du Grume avec tous les autres. Et maintenant il comprenait que leur faiblesse, cette couleur opaque dans leurs yeux, était seulement due à un manque de pensées.

Il avait trouvé aussi une autre chose dans la Forêt. Aussi bonne que la nourriture. Meilleure, même. Ça, il l'avait compris tout de suite. Et tout aussi importante. Ça, il l'avait appris peu à peu.

C'était son secret. Le mot « secret » – un Tesson – avait refait surface dans sa tête, ou peut-être dans son cœur. Au Camp, les secrets n'existaient pas. Mais il lui avait suffi de l'effleurer pour le reconnaître comme tel : une chose à ne pas dire et à ne pas donner, une chose à garder pour soi, précieuse jusqu'à en frémir, jusqu'à la douleur.

Cette fois-là Tom avait rejoint le Grume sans rien dans les mains, mais avec un secret rien qu'à lui.

– Ça rime à quoi, cette méthode ? dit Jonas, en scrutant la scène au-delà du panneau de verre.

– Quelle méthode ? lui demanda Ruben, en mastiquant le tuyau de sa pipe toujours éteinte.

Le tabac était un des nombreux produits impossibles à se procurer.

– Cette farce du campement. Cette espèce de monde primitif reconstitué, comme un parc à jeux ; à part le fait que tout y est affreux et sordide et que bien évidemment personne ne s’amuse. Nous, on est là, à observer de loin ce qui se passe, comme si c’était un truc expérimental. Cette...

Jonas écarta les bras, incapable de décrire la désolation organisée qui l’entourait.

– Je veux dire : un collège, ce n’était pas mieux ? Dortoirs, horaires, école, cantine, sport. Voilà comment on s’occupait autrefois des enfants sans famille.

– Oui, c’est ça. Tu l’as dit. Ecole. Cantine. Sport. Mais toute collectivité a besoin de repères. Et de personnel. Beaucoup de personnel. Nous ne sommes pas assez nombreux pour les occuper toute la journée. Et à quoi, d’ailleurs ? Qu’est-ce qui sera utile, dehors, dans le monde qui viendra ? L’algèbre ? Les langues ? Ou au contraire chasser, pêcher, survivre ? Alors, qu’ils commencent par se débrouiller seuls ! Nous, nous leur donnons ce que nous avons, des choses qui leur font du bien. Les médicaments.

– Tu appelles ça des médicaments ? Jonas éclata d’un rire amer. De toute façon, il n’existe pas de « monde qui viendra ». Il n’y a que celui-ci. Ici et maintenant.

– Je crains que tu n’aies raison. Il ne me plaît pas, à moi non plus, ce monde, qu’est-ce que tu crois ? Mais c’est le seul que nous ayons. Ruben soupira. Nous devons être contents...

– ... d’être vivants, conclut Jonas à sa place. Tu ne fais que le répéter. Et eux, d’après toi, ils sont contents ? Qu’est-ce qu’ils ont pour être contents ? Y a-t-il une seule chose, une seule, qui pourrait faire qu’ils le soient ?

Sans le vouloir, il avait élevé la voix. Ruben le regarda et secoua la tête. Jonas se remit à observer l’écran. Trois petites filles essayaient un jeu, elles dessinaient des formes dans la boue avec un petit bâton. D’ici, il n’arrivait pas à comprendre la règle, en admettant qu’il y en ait une. Tour à tour l’une d’elle se levait et écrasait du pied ce qu’avaient fabriqué les autres. Plus loin, un garçon déjà assez grand, un Neuf, au moins, accroupi sur le sol, alignait des cailloux, du plus grand au plus petit, méditant sur chacun, le retournant entre ses doigts pour évaluer sa grosseur. Un jeu pour enfants de deux ans, trois, peut-être. Et il y avait ceux qui ne jouaient pas du tout, ou qui croyaient peut-être que jouer consistait à se courir après, se rouler par terre et se bourrer de coups de poing. Le sifflet du haut-parleur les interrompit au milieu de leurs gestes : une horde de singes en alerte. C’était l’appel de la nourriture. De temps à autre arrivaient des provisions

inespérées. Alors, dans un effort de générosité, une partie était distribuée aux enfants. Aux plus rapides, aux plus forts, à ceux qui frappaient dur, vu qu'il n'y en avait jamais assez pour tout le monde. Ils étaient prêts à n'importe quoi pour remplacer le goût des cosses par autre chose. Jonas en avait goûté une, par curiosité, à son arrivée. Dans une vie précédente elles se seraient appelées haricots, peut-être, ou caroubes. Elles avaient un goût vert indistinct, ni amer ni sucré, seulement végétal et mouillé.

Depuis son poste d'observation, Jonas vit les paquets lancés au hasard, les bagarres, les nez en sang, la course folle de celui qui avait réussi à en attraper un, rien que pour lui, et le serrait fort contre sa poitrine, les poursuites forcenées, les nouvelles échauffourées. Encore des coups de pied, du sang. Il secoua la tête et tourna le dos à la scène, comme s'il suffisait de ne pas regarder pour ne pas voir.

* * *

– Et cette mascarade de Grimo ?

Les nuits ne finissaient jamais. Il ne se passait jamais rien, rien qui ne puisse arriver aussi le jour. Les enfants étaient probablement trop épuisés pour des initiatives extravagantes. Pourtant, tous deux se relayaient pour veiller sur le Camp plongé dans l'obscurité en essayant de déchiffrer sur les écrans presque noirs et granuleux un signe de vie ou un mouvement. Ruben lui avait expliqué qu'il était toujours

possible que les Colons en quête de chair fraîche fassent une incursion.

– Ce n’est encore jamais arrivé, mais c’est une hypothèse plausible.

– De la chair fraîche, en quel sens ? avait demandé Jonas.

– Eh bien, de la force de travail, je dirais. De la main-d’œuvre à faible coût. Si après ça ils les utilisent pour d’autres choses, moins dignes, je dirais...

Aucun des deux n’avait achevé la phrase.

Mais Jonas n’avait pas cessé de s’interroger sur Grimo. Quel besoin avait-il d’effrayer les enfants avec des lois stupides que personne ne se donnait la peine de faire appliquer ? N’étaient-ils pas déjà assez opprimés et déprimés, sans nourriture, sans personne pour s’occuper d’eux, sans aucun contrôle, abandonnés à eux-mêmes, devenus la proie des plus forts et des maladies ?

– C’est toi qui as parlé de collègue, ou je me trompe ? Dans les collèges, il y avait des règles, et comment ! dit Ruben, faisant tourner son siège sur son axe comme un enfant qui s’ennuie.

– D’accord. Mais elles avaient un sens. Ici personne ne se soucie d’avoir de gentils enfants bien élevés et instruits qui se tiennent bien en société, qui ne rotent pas à table, qui savent se servir d’un assortiment complet de couverts et réciter à la demande une jolie poésie, debout sur un tabouret. Ici, s’ils survivent, c’est déjà beaucoup.

Jonas était dégoûté. Ruben stoppa net en plein milieu d'un tour de fauteuil et l'observa par en dessous, perplexe.

– Pourquoi tu t'inquiètes comme ça ? Ça ne peut pas leur faire de mal, d'écouter ces chansonnettes. Ça leur donne l'impression qu'ils font partie de quelque chose, d'un organisme supérieur qui les tient à l'œil, qui s'occupe d'eux. Qui assure la discipline. Tu sais bien que les masses ont besoin de s'entendre dire non.

– Mais quelles masses ? Ils seront tous morts avant que quelqu'un se souvienne qu'ils existent.

Jonas lança un coup de pied contre la console. Ruben le regarda, sidéré : un des moniteurs s'était allumé, comme par miracle. Les Abris, blanchâtres dans l'obscurité de la nuit, semblaient les carapaces de créatures endormies. Toutes ces pensées qui fourmillent là-dessous, que peuvent-elles bien murmurer ? se demanda Jonas. Ou peut-être qu'il n'y a rien, pas la moindre pensée, rien que le soulagement du sommeil, qui les emmène loin d'eux, au moins pour quelques heures.

– Demain il va pleuvoir, affirma Ruben, comme ça, pour dire quelque chose.

Jonas parfois lui faisait peur. Toujours là, à ressasser un tas de trucs.

– Tu as un petit ami là-haut, dans les stations de météo lunaires ? lui demanda-t-il, avec un petit rire aigre.

– Non. Ça se sent à l'odeur de l'air. D'ailleurs, quand il pleut, ils ne sortent presque jamais. Il n'y aura rien à voir. Zéro spectacle. Tu sais jouer aux cartes ?

- Non.
- Tant pis. De toute façon, on n'en a pas. De cartes, je veux dire.
- Ce n'est pas la seule chose que nous avons perdue, murmura Jonas en se passant la main sur le visage.

« Nul, nul, trop nul. Cent fois nul. » Tom s'avança pour le reprendre, mais Hana le serra contre elle, avec un éclair de méchanceté dans les yeux. Elle était toute trempée et couverte de boue, en plus elle avait toujours les mains sales. Si elle l'ouvrait, elle le salirait. Elle l'abîmerait encore plus. Peut-être qu'elle le mordrait en pensant que ça se mange. Ou qu'elle en arracherait les pages une à une, pour le seul plaisir d'entendre le bruit que ça ferait. Elle les déchirerait de ses poings rugueux, elle les jetterait dans le torrent pour les voir s'en aller comme de plates embarcations destinées au néant.

Les autres étaient là, qui attendaient, dégustant à l'avance la bagarre, pourvu qu'ils n'aient pas à y participer, impatients, nez en l'air, une légère vapeur s'élevant des corps trempés qui tiédissaient près des flammes. Leurs regards allaient d'Hana à Tom, de Tom à Hana. Ils savaient tous très bien qui commandait. Ils ne l'oubliaient jamais.

« Nul, trop nul, mille fois nul. » Il le savait, il n'aurait jamais dû le sortir en plein jour. Sachant le risque qu'il courrait, il avait toujours résisté à la tentation. Mais ce matin-là, tout gris avec ces rideaux de pluie tout autour, il avait fini par céder. Il avait un Tesson planté quelque part – il était désormais

habitué à ce mélange de désir et de souffrance qui s'emparait de lui quand ça affleurait soudain, sans prévenir – qui lui murmurait que les jours de pluie la meilleure chose à faire c'était de lire un bon livre. Celui-là était le seul et l'unique, il n'avait donc pas à choisir, et pour lui, c'était très bien comme ça. Les autres, tous les autres étaient sortis, imperméables à la pluie battante, comme des phoques (les phoques ? un autre Tesson, peut-être), ou seulement indifférents. Ils ne s'étaient probablement pas aperçus qu'il pleuvait et ils avaient quitté l'Abri, par habitude. Il avait donc décidé de profiter de cette occasion magnifique. Tout de suite, tout de suite. Il s'était offert un moment de pur plaisir.

Mais ils étaient revenus. Dans un silence inaccoutumé, et c'était ce qui l'avait trahi. Ou peut-être était-il trop perdu dans l'histoire pour se rendre compte de ce qui se passait autour de lui.

– Un livre.

Hana l'étonna. Ainsi, elle se souvenait, elle aussi. Impossible. Elle devait en avoir vu un à la Base, ou bien elle avait espionné les adultes et tendu l'oreille. C'était une espionne, sûrement. Mais elle l'étonna à nouveau quand elle retourna le volume entre ses mains avec une sorte de révérence qui ne lui ressemblait pas. Elle l'ouvrit. Il était à l'envers. Elle le retourna, guidée plutôt par les illustrations que par le texte. Tom s'interrogea : et si elle savait lire ?

Elle n'arracha pas les pages. Elle ne le mordit pas. Elle l'étonna une troisième fois quand elle leva à nouveau les

yeux vers lui. Ils étaient cette fois sans aucune malice. Voraces, sans doute, mais sans plus. Les yeux de la faim qui sait qu'elle peut être apaisée.

– Lis ça, dit-elle simplement en lui tendant son précieux trésor.

Puis elle croisa les bras et resta là, les jambes écartées, à l'observer. Voilà, elle était redevenue la Hana de toujours. Celle qui donnait des ordres et s'attendait à ce qu'ils soient exécutés. Tom se sentit soulagé en voyant que le livre était intact et, sans aucun mouvement de rébellion, volontiers même, il obéit.

Tant de questions se pressaient dans sa tête. Pourquoi Hana n'avait-elle pas réduit son trésor en miettes ? Même pour le seul plaisir de lui faire mal ? Et comment savait-elle le sens du mot « lire » ? Si elle était un Surgeon, il était sûr qu'elle n'avait aucune mémoire. Elle ne pouvait donc pas s'en souvenir. D'ailleurs elle était certainement un Surgeon. Les seuls Rabiots du Grume étaient Glor, Cranach et lui, tout le monde savait ça.

Mais il n'avait pas le temps de s'interroger, ni de répondre. Les autres se laissèrent tomber sur le sol, là où ils étaient, formant instinctivement un cercle. Il n'eut qu'à les imiter, à s'asseoir à son tour. Et commencer.

Quand ils lui permirent d'arrêter, le gris pâle du matin était devenu le gris violet de l'après-midi, éclairé d'un lointain halo vert. Il avait cessé de pleuvoir mais l'Aster était encore caché par les nuages. Et lui, il était épuisé. Il ne se

souvenait pas que c'était aussi fatigant. Il avait mal au dos d'avoir été tout ce temps assis les jambes croisées, avec le livre ouvert devant lui. Ses yeux étaient brûlants.

– Encore ! tenta ZéroSept.

Mais Hana le foudroya du regard :

– Tu ne vois pas qu'il est mort de fatigue ? Allez chercher à manger. Maintenant. Pour lui aussi.

Tom resta assis, stupéfait, tandis que les autres partaient exécuter les ordres. Seule Hana se faisait apporter sa nourriture. Il était entendu que tous les autres en ramenaient pour eux-mêmes et aussi pour elle. Il la dévisagea d'un air soupçonneux. Elle lu dans ses pensées et secoua la tête avec un petit sourire.

– Je parle sérieusement. Toi tu penses à lire, eux ils pensent à te nourrir. Elle soupira et détourna les yeux, un peu gênée.

En quelques heures Tom avait vu passer sur son visage toute une gamme d'expressions tout à fait inédites, de surprise en surprise. Mais il ne parvenait pas à lui faire confiance, pas encore.

– C'était beau, dit Hana. Cette histoire de petits cailloux...

Elle rit, découvrant des petites dents blanches et régulières d'animal sauvage. Soudain, elle redevint sérieuse.

– Tu crois que ça va leur faire du bien ? dit-elle, indiquant du menton la porte par où étaient sortis les enfants.

– Moi, tout ce temps, ça m'a fait du bien, dit Tom avec un petit haussement d'épaules. Il se mordit les lèvres, comme

s'il avait trop parlé. Il avait refermé le livre et caressait distraitemment la couverture comme si c'était le dos d'un animal domestique bien-aimé.

– Où est-ce que tu l'as trouvé ? demanda Hana. Et comment tu as fait pour le garder caché aussi longtemps ?

– Il était dans la Forêt, dit Tom. Il y avait une valise. Oh ! excuse-moi. Tu ne peux pas savoir ce qu'est une valise, n'est-ce pas ?

Hana l'attendrit presque quand elle baissa les paupières et se mordit la lèvre.

– Eh bien, c'est une espèce de boîte pour porter des choses. Quand tu voyages.

A nouveau ces yeux vides.

– Quand tu vas te promener, simplifia Tom. Et dedans il y avait des trucs, des vêtements, et ça. Les autres choses ne m'intéressaient pas. Mais ça oui. Je l'avais laissé dans la valise... dans la boîte. Mais maintenant, il pleut trop, j'ai eu peur qu'il prenne l'eau, alors je l'ai amené ici et je l'ai gardé sous ma paillasse.

Hana allongea un doigt et le passa sur la couverture rêche.

– J'aurais dû me mettre en colère. Non, je *devais* me mettre en colère, rectifia-t-elle. Et le bousiller complètement, ou le jeter. Seulement parce que c'était une chose à toi. J'avais envie de le faire, tu sais ?

Elle le considéra avec une expression étrange, presque d'excuse.

– Mais, heureusement, j'ai senti que je savais ce que

c'était. Et c'est ça qui m'a arrêté. Savoir ce que c'était. Savoir ce que c'est.

Elle fit une pause, baissa ses yeux sur ses mains puis les leva vers Tom, attentive.

– Dedans, il y a des histoires, et des mots. Il faut que tu nous les lises toutes. Comme ça, peut-être, on se rappellera.

Tom se tut, hésitant. Il ne savait pas encore s'il pouvait se fier à Hana. Mais au moins elle avait pris la chose dans le bon sens. De toute façon, il n'avait personne d'autre à qui parler et il en avait assez de tout garder en lui. Tout au plus elle lui crierait dessus un bon coup, comme elle faisait d'habitude quand quelqu'un la contrariait.

– Il m'arrive de me rappeler, dit-il en détachant bien chaque mot.

Hana le fixa, les yeux écarquillés.

– Vraiment ?

Tom acquiesça doucement.

– Et de quoi... de quoi est-ce que tu te souviens ?

– Des mots. Des visages. Certains... des gens...

Il chercha un mot plus approprié.

– Des personnes.

Puis il se tut, pris d'un besoin de pudeur.

Hana détourna la tête, triste, désorientée. Puis elle respira à fond et le fixa dans les yeux.

– Maintenant nous avons un pacte toi et moi, dit-elle, reprenant le contrôle de la situation. Tu as les histoires, c'est bien, mais moi je reste le chef.

Tom acquiesça à nouveau. Il n'avait aucun désir de donner des ordres, de frapper, de hurler plus fort que tout le monde. Ça irait très bien comme ça.

Pourvu qu'on lui laisse le livre.

– Mais comment elle était, pour de vrai ?

Glor n'arrivait pas à dormir et ça le tourmentait. Il marmonnait dans l'obscurité et de chaque réponse surgissait une nouvelle question.

– Comment était quoi ? murmura Tom.

– La petite maison. Celle que le frère et la sœur mangent tout entière. Elle était faite en quoi ? Tu l'as dit, mais je ne me rappelle pas. C'étaient des choses si étranges.

– Ah, celle-là ? Elle était en sucre, en chocolat, en caramel, en pâte d'amande...

– Oh, comme ces choses sont étranges ! Elle sont bonnes aussi, n'est-ce pas ?

– Très bonnes, dit-il, en mentant.

En réalité, il n'en savait rien.

– Bonnes comme les racines de génotte ? Ou bonnes comme le dedans des petites fleurs jaunes qui explose quand on le met dans la bouche ?

Le problème avec les histoires, c'était que beaucoup de mots étaient des mystères. Tom aussi avait du mal à comprendre tous ceux qu'il rencontrait. Mais de temps à autre il en affleurait un, bien net, avec sa saveur, son odeur, sa couleur. « Sucre », par exemple. C'était blanc, peut-être

à peine rosé, et ça restait longtemps sur la langue. Un mot à se lécher les lèvres.

Pour les autres du Grume, c'était plus difficile. Ils restaient vides et sourds. Presque toujours. Tom avait la sensation qu'ils aimaient surtout le son de sa voix et le fait d'être assis en rond à écouter, plus que les histoires elles-mêmes, puisqu'ils n'en comprenaient probablement que la moitié. Bien sûr, les images aidaient. Mais dans le livre il n'y avait pas une image pour chaque scène. Aussi Tom avait pris l'habitude de mimer certaines parties, avec les mains et avec tout le corps, pour se faire comprendre.

Si, dans le feu de l'histoire, il changeait quelque chose, il n'y avait que Dudu qui s'en apercevait. Et aussitôt il protestait à grands cris :

– L'autre fois c'était lui qui tuait le dragon. Pas elle. Pourquoi maintenant c'est elle qui le tue ?

– C'est pareil, Dudu, disait Hana, d'un air sévère qui n'admettait pas la réplique.

Mais il insistait :

– L'autre fois, ce n'était pas comme ça. Il ne faut pas se tromper dans les histoires.

Et les autres s'unissaient à lui pour protester. Aussi Hana et Tom étaient obligés de répéter les mêmes mots, les mêmes gestes, à chaque fois. Il ne faut pas se tromper dans les histoires.